

J'ajouterai de plus, en terminant, qu'il est tout aussi problématique que Cousin et Salomon aient jamais été graveurs sur bois. Quant au dernier, je crois pouvoir le nier absolument. Il existe dans l'exécution xylographique des planches dues à son crayon des dissemblances si radicales, que l'on pourrait, à l'aide d'une étude attentive, distinguer les différents ateliers de gravures d'où elles sont sorties. Les difficultés de la gravure sur bois sont telles, d'ailleurs, elles exigent une telle lenteur, une telle patience, qu'il est peu vraisemblable d'admettre qu'un dessinateur, un peintre d'un talent vif et facile, d'un génie ardent et fécond, se soit bénévolement astreint à un travail ingrat et tout mécanique. Il faut bien remarquer aussi que les graveurs sur bois étaient classés au dernier degré de l'échelle artistique, et que les tailleurs d'histoire, les dominotiers, les cartiers étaient considérés comme de véritables manœuvres, pour nous servir de l'expression de M. Didot. Si donc quelque peintre en réputation a pu parfois s'essayer au maniement de la pointe et graver sur bois, il est difficile de croire qu'il ait pratiqué ce métier d'une manière suivie, et consacré à ce travail purement matériel un temps qu'il pourrait utiliser d'une manière plus avantageuse pour sa réputation et ses intérêts. Une telle imagination n'a pu éclore que dans l'esprit du graveur-écrivain Papillon, qui ne craignait pas d'assimiler son métier à l'art du peintre et de se chercher des collègues parmi les artistes les plus éminents ; elle ne mérite donc pas plus de considération qu'on ne peut en accorder aux assertions d'une vanité puérole et aveugle.

En voilà assez sur toutes ces questions, et pour en revenir à l'origine de cette digression, on reconnaîtra, je l'espère, que la prétention de l'école xylographique parisienne d'avoir formé celle de Lyon n'est rien moins que prouvée. En ce qui concerne l'illustration des livres, l'école lyonnaise des xv^e et